

LE PETIT ITALIEN

Épouse de fermier

À PART QUELQUES PLS mous sous le menton, Meryl semblait n'avoir guère changé. Ses cheveux blonds avaient exactement la même coupe au carré, pointes effilées, qu'à l'époque de ses quinze ans, et ses yeux pâles avaient l'air plus innocents que jamais. Hilary l'avait revue une ou deux fois dans l'intervalle, et n'en fut donc nullement surprise. Certains de ses contemporains étaient si ravínés et déformés par le temps et l'infortune qu'elle ne les reconnaissait pas quand ils venaient la saluer à une lecture publique de ses ouvrages. Ils s'asseyaient au fond de la pièce, visiblement peu habitués à fréquenter les réunions littéraires, et tentaient de saisir son regard. Leur expression, quand ils s'approchaient pour lui dire « Tu te souviens de moi ? » au moment des signatures, trahissait une surprise blessée quand elle se voyait contrainte d'avouer qu'elle n'avait pas la moindre idée de qui ils pouvaient bien être. Après quoi elle était submergée de culpabilité.

Mais Meryl ne faisait pas partie de ces gens-là. Hilary la repéra sur-le-champ. Il ne lui manquait qu'un bérét

rabattu sur la nuque de manière à dégager son profil au teint lisse et son sourire placide, et elles auraient pu arpenter bras dessus bras dessous une route de campagne. Quand elles étaient plus jeunes, non contentes de se retrouver sur une tournée de lecture d'Hilary, il leur arrivait d'organiser des rendez-vous de temps en temps.

Sa visiteuse avait surgi sans crier gare un samedi matin au moment où elle sortait sa poubelle. « Surprise ! » avait carillonné gaiement Meryl en remontant l'allée. « Ch'parie que tu ne t'attendais pas à me voir. » Sa voix gardait encore le nasillement dont se souvenait Hilary. Il lui rappelait pourquoi, en fin de compte, elle avait été heureuse d'échapper à Meryl, pourquoi leurs tentatives de retrouvailles avaient si misérablement échoué.

Quelques minutes plus tard, elle était installée à la table de cuisine d'Hilary, réclamait du sucre dans son thé, qu'elle aimait boire « chaud et fort ». « Juste une dose de dopant, d'habitude je n'ai pas besoin de sucre, sauf quand je travaille. Je vais à un congrès », expliqua-t-elle. « C'est juste à deux pas d'ici. » Elle gloussa. « Tu aurais pu retirer ton nom de l'annuaire, mais j'ai ton adresse – tu te rappelles qu'on s'envoyait des cartes de vœux pour Noël ? Je n'aurais pas pu passer aussi près sans venir te voir. »

Hilary frissonna, de sentir Meryl aussi proche lui faisait l'effet d'une brise glacée sur sa peau. Il lui fallut un effort pour maîtriser un geste de recul. « Un congrès », dit-elle avec précaution. « Ça veut dire que tu ne vis plus à la campagne ? »

« Oh, je suis toujours une femme de fermier, Hilary, si c'est ça que tu veux dire. Mais nous autres campagnardes nous sommes aussi des femmes d'affaires, tu sais. » Hilary fut prise du remords habituel, comme si on la jugeait parce qu'elle avait changé. « Tu as toujours belle allure, dit Meryl, mais tu sais, il faut vraiment qu'on s'occupe de tes couleurs. »

« Mes couleurs ? » répéta Hilary.

« La couleur, c'est mon affaire », dit Meryl. « Je t'ai vue l'autre jour à la télévision pour la sortie de ton nouveau roman. Et je me suis dit, elle n'a toujours pas saisi le truc. Tu te souviens que je devais toujours te dire comment t'habiller. Tes vêtements étaient tellement bizarres. Tu te rappelles, c'est maman et moi qui te trouvions des robes pour aller danser parce que les tiennes étaient à hurler ? Voilà ce que ça fait d'être une grosse tête – tu étais incapable de voir ce qui crevait les yeux. Ma mère est décédée, est-ce que je te l'ai dit, elle avait quatre-vingt-dix-sept ans, et moi la bénédiction de la garder si longtemps, même si Dieu a emporté son esprit bien avant. Mais regarde-toi, encore en violet. Tu n'es pas une vieille dame, Hilary. »

Malgré elle, Hilary jeta un regard sur le pull et le pantalon de survêtement mauves qu'elle portait. Comme on fait, pensa-t-elle amèrement, quand on sort les poubelles.

« Bien trop froid pour ton teint. Tu portais cette robe lilas avec les raies en diagonale à ta première soirée. Tu ne m'as pas écoutée cette fois-là, pas vrai ? Tu t'en souviens sûrement. »

« C'était il y a longtemps. »

« C'était le soir où tu as rencontré Nino. »

« Ah bon ? »

« Cet Italien. Oh, je t'en prie, Hilary. »

« Je me rappelle la robe », dit Hilary avec réticence. Bien sûr qu'elle s'en souvenait. Un des rebuts de sa tante, qu'Hilary avait portée pour une sortie déguisée quand elle était plus jeune, une robe fourreau datant de l'ère du jitterbug et du jazz. Garde-la, avait dit sa tante, puisqu'elle te plaît tant. Sa mère l'avait aidée à y faire des retouches pour la mettre à sa taille.

« Comme tu es jolie », avait dit Nino ce soir-là.

Femmes écarlates

Ce n'était pas le soir du bal qu'Hilary avait vu Nino pour la première fois, mais ça elle ne l'avait jamais dit à Meryl. Tout avait commencé à Alderton, mais d'ailleurs c'était presque toujours le cas. C'est toujours là que revient Hilary quand elle s'y attend le moins. Certains matins au réveil la ville trône irritante derrière ses paupières, ou parfois en voyage dans un pays étranger quand elle se laisse bercer par le mouvement du train, sans savoir exactement où elle est, ou quelques instants avant de prendre la parole devant une assemblée, au moment où elle se demande comment elle a pu arriver là et d'où elle vient.

Il y avait une seule rue principale, longue d'à peine cinq cents mètres, et deux intersections. À un coin se tenait une épicerie, et en face une crèmerie qui vendait du tabac

et des confiseries ainsi que du lait et du pain, ensuite l'étal du boucher. Un peu plus loin, une boutique de robes et de tissus, un salon de coiffure où Hilary s'était fait couper les cheveux en prévision du collège et du règlement qui imposait de dégager le col d'uniforme. Bien dommage, dit la coiffeuse en soulevant l'écheveau sombre de cheveux qu'elle tenait enroulé autour de sa main. Tu pourrais t'en faire un chemisier de soie. Malgré la chaleur du jour d'été où eut lieu l'opération, son cou brusquement dénudé lui donna une sensation de froid. Il y avait aussi une quincaillerie, une petite bibliothèque ouverte l'après-midi, et un studio de photographie.

Et Hilary se souvient du photographe, elle se revoit à l'âge de douze ans, le nez pressé contre la vitrine pour regarder les portraits de jeunes femmes en robe longue. Les filles de fermiers qui vivaient en dehors de la ville participaient à des bals de débutantes ou faisaient leur « sortie dans le monde ». On les croisait rarement dans Alderton parce qu'elles poursuivaient leurs études en pension et ne rentraient à la maison que pour les vacances. Une fois leur scolarité terminée, elles disparaîtraient dans une vie nouvelle. Elles portaient des gants jusqu'au coude avec leurs robes blanches mousseuses et juraient qu'elles étaient vierges, prêtes désormais à se faire courtiser par l'homme idéal, celui à qui elles pourraient « se donner ». « Des pêches mûres pour la cueillette », c'est ainsi qu'Hilary entendit une fois son père les désigner en riant. Ces jeunes personnes étaient accompagnées par des cavaliers en smoking, des adolescents à la mine en sueur